

# TRAQUEURS DE DÉMONS

## LIVRE PREMIER *La Tanière du Diable*

Quand le premier prisonnier s'extirpa de la cache souterraine, le coup de hache à la sortie le tua net. Gévrard saisit sa victime par le col ensanglanté de sa cotte de maille et la balança derrière lui, comme un vulgaire sac. Puis le colossal guerrier cria :

— Au suivant de ces messieurs !

Gévrard était complètement soûl. Son petit jeu faisait se taper sur la cuisse le campement qui s'était installé dans la ville en ruine après un siège éprouvant. Seul moi, Amardin de Pornic jeune nobliau des Marches de Bretagne, n'était pas amusé. Mais que pouvais-je faire, à part subir cet odieux manège ? Le second guerrier anglais sortit de l'étroite ouverture et connut le même sort que son défunt comparse. Les soldats affalés à l'entour saluèrent par des rires égrillards ce geste bien peu chevaleresque.

Des habitants de la ville libérée, mais pillée déjà de fond en comble, avaient signalé à Gévrard la cache des Anglais. Il y en avait encore sept dans cette cave sous la maison en ruines. Ces guerriers ennemis s'étaient terrés là pour échapper à nos troupes. Mais les vainqueurs du jour avaient projeté de les enfumer s'ils ne sortaient pas et, de toute façon, ils auraient bien été obligé de revenir à la surface, sitôt leurs maigres vivres épuisées.

Le chevalier français avait promis aux sept hommes qu'ils pouvaient sortir pour se constituer prisonnier, la bataille étant finie. Ils seraient traités avec honneur, jura-t-il. Les hommes, pour s'extirper de l'endroit, devaient ramper à travers un long mais étroit boyau pour accéder à l'air libre. Ils ne pouvaient donc sortir qu'un par un.

Gévrard eut alors son odieuse idée. N'entendant pas ce qui se passait en surface, car il fallait s'époumoner à l'entrée du souterrain pour qu'on entende quelque chose, les guerriers anglais étaient cueillis à la sortie par la hache du chevalier gascon, sous les cris avinés ou l'indifférence complète de ses comparses. Je ne pouvais rien faire face à cette horreur. J'aurais voulu partir, mais les alentours étaient pillés sans vergogne et j'étais véritablement fourbu.

Il ne restait plus qu'un gaillard à sortir avant que cette macabre comédie ne se termine. Gévrard, le rire fou, s'appêtait à abattre sa dernière victime quand une main autoritaire l'en empêcha. Je me redressai, surpris comme le reste du campement. Il était de retour.

Le chevalier Gadifer de la Salle, venait d'arriver et, avec son aplomb habituel, il s'était opposé à la folie de ses compagnons d'armes.

— Encore toi maudit Gadifer ! hurla d'une rage contenue Gévrard car il craignait sans se l'avouer le chevalier de la Salle.

— A quoi rime tout cela, Gévrard de Biscaye ? rétorqua l'autre en le toisant crânement. Aimerais-tu être traité de la sorte si tu étais prisonnier ?

— Pourquoi défendre ces Anglais ? Ils ont massacré les nôtres. Ce n'est que justice !

Gadifer regarda un instant le charnier derrière l'imposant Gévrard. Il ne put réprimer un rictus de mépris mêlé de dégoût :

— Tu es complètement fou. Tu massacrerai les tiens uniquement pour te repaître de leur sang. Allez déguerpis maintenant.

Gadifer rengaina son épée dans son fourreau en bandoulière dans le dos. Dans un silence où tout semblait possible, le chevalier de la Salle se dirigea vers le guerrier anglais tremblotant. Il le choppa par le bras et le parqua avec les autres prisonniers.

Pendant ce temps, Gévraud fulminait. Il eut envie d'en découdre, mais il n'osa pas, connaissant le redoutable chevalier poitevin. De rage, il frappa avec sa hache contre le monticule de cadavres anglais puis il disparut, furibard, de notre vue.

C'était lors de cette guerre de reconquête, qu'entreprit au début des années 1370 le roi Charles sur les possessions anglaises en terre de France, que j'avais connu Gadifer de la Salle, chevalier pauvre du Poitou.

L'homme ne payait pas de mine au premier abord. Une barbe brune mangeait son visage disgracieux. Il était petit de taille, la carrure presque trapue. Mais sur le champ de bataille, c'était un véritable lion.

Nul ne savait grand-chose sur Gadifer, sauf qu'il était issu d'une vieille famille noble, aventureuse, batailleuse et perpétuellement désargentée. Il aurait même vécu une passion orageuse avec une dame qu'il ne souhaitait jamais évoquer, même fin soûl à la taverne... Tout cela m'importait peu. J'étais le seul parmi les chevaliers de la haute ou petite noblesse de France à apprécier la compagnie du chevalier poitevin.

Car, comme Gadifer, je me sentais marginalisé par ceux de ma caste. La folie meurtrière qui s'était emparée des combattants m'avait plongé dans un profond désarroi... Je m'étais engagé dans cette guerre dans l'espoir de faire fortune et de me couvrir de gloire pour oublier Rosette, cette friponne, fille de châtelain, qui avait épousé un autre sire bien plus fortuné que moi, alors qu'elle m'avait fait croire qu'elle n'aimait que moi.

Je fus tiré de mes réflexions par un bruit de pas. Gadifer se posait, l'air las, à mes côtés.

— C'est bon, dit-il. Notre prisonnier anglais a été mis en lieu sûr. Nous vivons une époque dominée par le Diable, Amardin.

— C'est pour ça que Dieu t'as fait naître, Gadifer. Pour empêcher que des gestes comme tout à l'heure aillent jusqu'au bout de leur folie. D'ailleurs, ce Gévraud va sacrément t'en vouloir.

— Bah, ce n'est qu'un parasite noble qui pense s'enrichir en participant à cette guerre.

— Comme nous tous, dis-je.

— Parle pour toi, Amardin.

Puis Gadifer s'endormit au milieu du campement, sur la place d'une ville dont le reste subissait un pillage en règle. Funeste récompense pour les pauvres habitants libérés du joug d'Albion... Soudain, je me mis à repenser à l'arrivée, providentielle pour le guerrier anglais, de Gadifer dans les parages. Comme d'habitude, avant de nous rejoindre, le chevalier poitevin avait erré après la bataille on ne savait où. Personne ne pouvait dire ce qu'il faisait durant cette mystérieuse occupation dont il ne parlait évidemment jamais. À tel point que certains pensaient qu'il était de mèche avec les anglais...

Sacré Gadifer qui, à présent, ronflait paisiblement malgré la folie engendrée tout autour de nous par cette guerre de reconquête. Ce qui me fit sourire, pour la première fois depuis des semaines.

Nous nous remîmes en marche le lendemain, dès l'aurore. C'était le branle-bas de combat. La reconquête du Poitou se poursuivait, coûte que coûte.

Gadifer et moi étions à part. Nous n'encadrions personne. Nous n'avions que nos chevaux, nos armes ou notre havresac comme biens personnels. Entre deux sièges de cités, nous vaquions plus ou moins librement à nos affaires.

Cet après-midi-là, nous étions à la traîne. C'était stupide de notre part, car hautement risqué pour notre sécurité, mais nous en avions marre de l'ambiance de soudards qui rythmait nos journées depuis des mois. Nous gouttions, avec un plaisir inégalé, ce silence sylvestre.

Nous évoluions donc sans mot dire dans ce layon sombre, en traînant volontairement la patte, quand un bruit dans les buissons nous sortit de notre torpeur. Nos chevaux s'agitèrent... Nous nous attendions à tout, sauf à ce qui surgit.

Une boule poisseuse roula jusqu'aux sabots de nos montures. Quand nous distinguâmes, malgré la pénombre dues aux frondaisons, l'horrible projectile, mon échine se glaça d'effroi : il s'agissait d'une tête décapitée ! Celle de l'Anglais que Gadifer sauva, pour un temps, de la folie de Gévrard.

— Maudit gascon, montre-toi ! hurla alors mon comparse à l'intention des arbres.

Un rire tonitruant lui répondit, puis nos adversaires apparurent tranquillement sur le chemin. Une douzaine de soldats armés jusqu'aux dents nous encerclaient. En nous isolant volontairement du reste de l'ost, nous avions facilité le projet de vengeance du chevalier de Biscaye. Nous faisons une belle paire d'abrutis !

— Comme on se retrouve Gadifer, fit notre ennemi. J'ai décidé de t'offrir la tête de celui que tu m'avais refusé hier. C'est la moindre des choses pour celui qui m'a humilié superbement. La colonne de l'ost est loin. Cela me laissera du temps pour te torturer avant de t'achever...

Gévrard aimait trop parler. Nous en profitâmes pour agir. Je dégainai mon épée qui siffla fièrement dans l'air et fonçai avec mon cheval sur ces soudards. Gadifer en hurlant de rage m'emboîta le pas. Nous abattîmes cinq sbires en un tournemain ; trois pour Gadifer, deux pour moi.

Mais les sept restants réagirent vite. Des carreaux d'arbalètes nous manquèrent de peu, mais tuèrent nos montures. Nous eûmes à peine le temps de nous réceptionner en roulant au sol et de nous enfuir à travers l'épaisse forêt, une furie guerrière à nos trousses.

Nous courûmes comme des dératés durant quelques minutes. Je sentis que deux flèches m'atteignirent. Fort heureusement, mon bouclier en bandoulière dans le dos me sauvegarda de la mort.

— Là ! hurla tout à coup Gadifer en désignant notre gauche. Il y a une grotte. C'est notre seule chance Amardin. Postons-nous y et affrontons la mort bravement !

— Enfin une idée chevaleresque ! J'en ai marre de fuir comme un lièvre !

Nous nous dirigeâmes dans la direction de la petite grotte qui se dessinait entre d'épais buissons. Nous nous y faufilâmes. À son entrée, il y avait de la place pour deux hommes à peine. Nous brandîmes nos boucliers pour faire face aux carreaux d'arbalètes et attendîmes l'assaut final. Ils ne pourraient passer qu'un par un pour nous déloger, sitôt qu'ils auraient usé de toutes leurs flèches. Mais un imprévu modifia tout.

Les hommes de Gévrard n'osaient avancer plus loin en dépit des exhortations furieuses de celui-ci. Ils restaient volontairement à une distance respectable de notre tanière et arboraient un regard craintif sur leur sale trogne. Parfois, ils balançaient plusieurs carreaux qui se fichaient violemment dans le bois de nos boucliers.

— Avancez jusqu'à l'entrée pour les déloger ! éructait Gévrard de Biscaye. À cause de leur bouclier, vous ne pourrez les transpercer de vos flèches !

— Non Monseigneur, dit le porte-parole de ces soudards. L'endroit est maudit. Il s'agit de la Tanière du Diable. Elle est tristement renommée dans le pays. Il ne faut pas s'en approcher. Par contre, les deux sires dans la grotte sont condamnés.

Je vis l'expression sur le visage de Gadifer suite à cette phrase. Celle-ci l'avait fait tiquer au lieu de l'effrayer, contrairement à moi.

— Que veux-tu dire, Ferrin ? grogna Gévrard.

— Je suis natif du coin comme vous le savez. C'est grâce à ma connaissance de l'endroit qu'on a pu les prendre par surprise. Cette grotte où ils se sont réfugiés est réputée pour être le repère du Diable, car Lucifer aime s'y reposer entre deux méfaits. Il ne faut jamais venir le déranger, sinon...

Gévrard resta un moment plongé dans ses réflexions. Il n'avait pas l'air de croire à la présence du Diable, mais devait ménager ses hommes, particulièrement superstitieux. Puis ses traits devinrent radieux. Il avait trouvé le moyen de régler ce dilemme.

— Fort bien, dit-il. Je sais où se rend l'ost royal. Nous les rejoindrons plus tard en disant que nous nous sommes fourvoyés, puis fait attaquer par des brigands. J'en profiterais pour dire que De la Salle nous a trahis au profit des anglais, lui qui aime tant les sauver d'une mort méritée... Nous allons camper là, deux jours s'il le faut. Gadifer et Amardin seront bien obligés de tenter une sortie pour boire ou manger et quand ils dormiront, nous leur lancerons une pluie de flèches.

— C'est une bonne idée Seigneur Gévrard, dit Ferrin en nous dévisageant au loin. Ils vont être obligés de s'enfoncer à l'intérieur de la tanière dans l'espoir de trouver une sortie qui n'existe pas. Il n'y a que le Diable qui se terre au fond. Si on se tient loin de l'entrée, il ne nous fera rien. Par contre, eux, vont payer cher leur profanation. Le Diable va s'en charger. Dès demain, je peux vous assurer que la grotte aura recraché leurs dépouilles horriblement mutilées. Vous la tiendrez votre vengeance. Faut juste que vous soyez patient.

Contre mauvaise fortune, Gévrard dut faire bon cœur. Il aurait voulu nous attaquer, mais ses hommes ne voulaient rien entendre. Comme il n'allait pas fondre seul sur nous, il se résolut à installer leur campement à quelques pas de notre repaire en espérant, pour lui, que Ferrin dise vrai.

— Bon, que fait-on maintenant ? dis-je à Gadifer.

— On s'enfonce dans le boyau pour dénicher ce fameux diable.